**2,1 et plus encore**

Elles font des enfants pour ne pas mourir. La France compte 500 000 orphelins, le monde 143 millions, mais elles s’acharnent à se reproduire. Elles pensent qu’on contre la vacuité de son existence en fabriquant des mini Moi, des surfaces à transfert, joker face à l’échec social et à la frustration psychique. Plutôt de devenir l’héroïne de leur propre vie, elles engendrent des corps pour les remplir d’histoires, de toutes ces belles histoires où elles n’ont pu s’écrire ; elles regardent leur rejeton comme un champ des possibles, signant leur abdication à renfort de tire-lait. Elles se font engrosser pour colmater le vide, le gouffre qui règne au ventre, elles pensent le mot maman est un anxiolytique, la courbe des naissances dans ce pays explose à l’instar de celle liée à la pharmacopée.

Elles se sentent concernées par l’avenir de la planète tout autant que par l’histoire future de l’humanité, impliquées désormais au-delà des aujourd’hui. Elles sont fières d’apporter leur contribution au système, de livrer de la viande fraîche sur l’autel de l’Etat et du Capitalisme, ça les rend importantes, elles aiment participer. Elles participent tellement qu’en 2010 leurs utérus ont charriés 2 732,4 tonnes de viande à travers tout le pays. Elles pensent que c’est ça, être vivante, fournir de nouveaux clients à la loi du Marché.

Elles prodiguent leurs leçons de femme avec majuscule, persuadées que l’accouchement est une expérience clef. Elles disent c’est incroyable et se répandent en termes qu’elles croient uniques, puissants, elles se sentent importantes car leur vie à un sens, désormais, oui un sens. Expression consacrée, actant qu’elles n’étaient rien qu’une enveloppe vacuité jusqu’à ce que l’enfant paraisse. Cet enfant qui incarne le sauvetage d’une dérive, quels choix, quelle volonté, quels désirs : indécence. Rien ne peut être pire qu’une mère : elle pond et elle façonne l’objet de son amour, un amour répugnant, qui préexiste errant, jusqu’à sa fixation ; un amour de principe, alternative au rien qui la dévore de solitude, un sentiment si faux puisqu’excluant la rencontre, un amour programmé, parfaitement culturel.

Elles envisagent la vie en actrices déclinantes, jamais en réalisatrices. Elles subissent et se plient, rejouant un script ancien, si ancien, obsolète, où elles croient qu’être mères leur donne un nouveau rôle, gratifiant, insérant, reconnaissance sociale, quotidien structurant. Elles n’ont pas su quoi faire de leur Je, aussi s’appliquent-elle à être Nous, ce nous vorace qui fait de la famille première cellule d’aliénation et première fiction collective. Elles deviennent des zombis inoculant le virus, à leur tour, le virus, formatage des esprits et contrôle sur les corps. Elles se sentent plus puissantes, à présent qu’elles peuvent exercer leur pouvoir sur un individu. Elles sont mères et le lien sera inaliénable, elles sont mères et certaines de rester un souvenir. Elles font des enfants pour ne pas mourir.